

Mikhaïl Khodorkovski

**UN
PRISONNIER
RUSSE**

Traduit du russe par
Veronika Dorman

STEINKIS
sans filtre

Avant-propos

De l'homme au livre

« ON NE PEUT PAS DEVENIR une référence morale pour le peuple russe sans passer par la case “goulag”. » Mikhaïl Khodorkovski, au tournant des années 2000, ne se sentait pas l'âme d'un martyr. Patron de la plus importante société privée russe, son ambition le poussait vers l'action politique, à l'occidentale, pas vers la prison. Informé de son arrestation imminente, à l'été 2003, il aurait pu s'exiler, comme d'autres, et profiter de sa richesse pour mener une vie confortable, entouré des siens. Il a, contre toute attente, préféré rester en Russie affronter les juges et, au-delà, le Kremlin. Quand on lui demande aujourd'hui s'il regrette ce choix, sa réponse est sans ambiguïté : un « niet » franc et massif.

Sûr de son bon droit, il envisageait ce procès comme une tribune utile pour défendre son honneur et ses idées. Il n'envisageait pas de

gagner, compte tenu de l'absence d'indépendance de la justice dans ce pays, mais il n'imaginait pas non plus passer les dix années suivantes et plus en captivité, balloté de « camps de travail » en prisons, au gré de nouvelles pantalonades judiciaires. À l'issue de son second procès, en 2010, il persistait pourtant, face au juge : « Comme tout un chacun, je souffre en prison et je n'ai pas envie d'y mourir. Mais s'il le faut, je n'aurai pas la moindre hésitation : mes convictions valent plus que ma vie. »

Cette force intérieure, cette capacité à endurer, pendant des années, les avanies du monde carcéral russe sans modifier ses convictions démocratiques d'un pouce lui valent aujourd'hui la reconnaissance du peuple russe et de ses élites intellectuelles, peu enclins, dix ans plus tôt, à soutenir un homme trop intelligent, trop riche, trop jeune, trop beau. Soutenu par les plus grandes ONG russes et internationales, par des Prix Nobel (Elie Wiesel, Aung San Suu Kyi), des chefs d'État, des écrivains, des artistes du monde entier, désormais Mikhaïl Khodorkovski est du fond de son « goulag », le leader spirituel de l'opposition russe au régime en place. Et il rejoint les Sakharov, Soljenitsyne, Chalamov et autres Dostoïevski

au Panthéon russe des esprits forts, résistants téméraires à l'arbitraire et au despotisme.

Les textes de ce petit livre ont été rédigés page après page, sur des carnets de prisonnier, recto verso, d'une écriture serrée et raturée. Lus à ses avocats, pris en note au fil des mois, ils ont pour la plupart été publiés par le magazine hebdomadaire russe d'opposition « Nouvelle Époque » (*Новое время*). Zoïa Svetova, journaliste à ce magazine et dont les parents eux-mêmes furent dissidents, embastillés dans les années 1980, doit en être remerciée.

Mikhaïl Khodorkovski n'est pas un écrivain. Au fil des pages, c'est pourtant bien une forme de talent littéraire qui émerge, dans un style direct, modeste et sobre.

Sa libération, au terme de sa sentence, toute libération conditionnelle lui ayant été refusée, est programmée pour août 2014. Mais en cet automne 2013, Moscou bruisse déjà de rumeurs d'un troisième procès contre cet homme que rien ne peut briser...

Paris, le 16 septembre 2013

Boris Durande

Porte-parole de Mikhaïl Khodorkovski en France

*Les noms et quelques détails
qui peuvent rendre reconnaissables
les individus ont été changés
pour des raisons évidentes.*

Note de l'auteur

La prison et le camp ont toujours constitué une partie importante du destin et de l'histoire de nombre de nos concitoyens. Dans les années 1990, on a cru que le proverbe « Ne jure pas que tu ne connaîtras jamais la besace du mendiant ni la prison¹ » était devenu anachronique. Mais ces douze dernières années, il est revenu en force en devenant notre réalité quotidienne.

Après tant d'années derrière les barreaux, je suis loin d'idéaliser ceux que j'ai pu rencontrer. Toutefois, de nombreux détenus ont des principes. Sont-ils justes du point de vue de la société ? Cela reste à voir. Mais ce sont de véritables principes au nom desquels les gens sont prêts à souffrir. Et pour de vrai.

1. Il ne faut jurer de rien.

Le père

IL ÉTAIT LE CHEF DE LA QUARANTAINE. La quarantaine, c'est un baraquement spécial où sont placés tous les nouveaux arrivants, pour une à deux semaines, afin de dépister les malades infectieux et découvrir la « nature » de chacun. Ensuite, on répartit les prisonniers parmi les détachements.

La vie au sein de ces derniers peut prendre un tour bien différent selon les résultats de cette première épreuve. C'est pourquoi on désigne des chefs sérieux.

Konstantin, comme il s'est présenté, est un type « dans l'âge », selon les critères locaux, la quarantaine bien sonnée, ramassé, au regard placide et aux yeux presque noirs. Nous nous sommes serré la main. On s'ennuie un peu à la quarantaine. On y amène surtout des jeunes. Peu à peu, nous avons lié conversation.

Konstantin est chauffeur, mais toute sa vie il s'est occupé de moutons. Il gardait les troupeaux du sovkhos du coin, du bétail d'État, 9 000 têtes. Il avait pris l'habitude de vendre discrètement quelques agneaux pour son propre compte. Quand il s'est fait pincer, il a tout avoué. On lui a incriminé un million de roubles¹ de dommages. Il a refusé la proposition de rembourser. Et il a écopé de neuf ans. Au moment de notre rencontre, il en était à six, et s'apprêtait à sortir en conditionnelle.

- Ils m'ont dit que je sortirai.
- Ça valait le coup ?
- Bien sûr ! Maintenant ma fille fait ses études à Saint-Pétersbourg, c'est une excellente élève. Sinon, où est-ce qu'elle serait allée ? À l'usine d'enrichissement d'uranium ? Non merci ! Ma femme et moi, nous sommes heureux pour elle.
- Et qu'est-ce que tu vas faire ?
- On m'a promis de me reprendre comme chauffeur. Ils savent que je ne toucherai pas ce qui ne m'appartient pas. Maintenant tout est privé, il y a des propriétaires, des gens de chez nous. Et voler les siens, c'est la dernière chose à faire.

- Et aller à Saint-Pétersbourg rejoindre ta fille ?
- Où est-ce qu'on irait avec ma femme ? On n'a pas cet argent, et puis c'est trop tard.

Nous buvons le thé. Deux hommes, plus si jeunes, qui ont choisi d'aller en prison. Nous sommes attendus à la maison, mais nous sommes ici, et c'est notre décision. Bonne ou mauvaise, qui sait ? Ce n'est certainement pas moi qui vais le juger.

1. Environ 22 800 €.